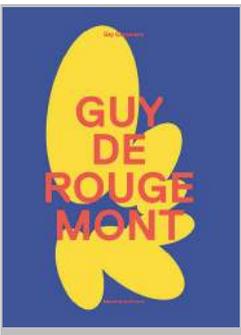


Le génie protéiforme de Guy de Rougemont



C'est à la suite d'un reportage pour la revue *Architectural Digest*, en 2019, sur la maison de l'artiste à Marsillargues, dans le Sud, que la journaliste et historienne de l'art américaine Gay Gassmann forme le projet d'écrire une monographie de Guy de Rougemont (1935-2021). Très bien illustré, le livre parcourt soixante ans de création de cet artiste pluridisciplinaire qui se définit lui-même comme « un peintre qui sculpte, dessine des meubles et fabrique toutes sortes de choses. » Marié à l'actrice Anne-Marie Deschodt, « l'une des plus belles femmes de sa génération », Guy de Rougemont est un artiste dandy. « C'était un grand seigneur. Très vieille France, chic, bohème, germanopratin, mais aussi un rebelle. Il était également ambitieux et un excellent peintre », se souvient le galeriste Jean-Gabriel Mitterrand qui l'a bien connu. Éminemment libre, Rougemont se joue des frontières séparant art et arts appliqués. Après des études à l'École nationale des arts décoratifs, où il étudie dans l'atelier de Marcel Gromaire, il part pour New York au milieu des années 1960, alors que la ville est le centre du monde de l'art. Là-bas, il rencontre Sol LeWitt, Donald Judd et Dan Flavin du courant minimaliste, mais aussi Andy Warhol qui l'initie à la sérigraphie. Il y forge son propre vocabulaire artistique ; se libérant de sa formation classique, il appréhende l'espace différemment. Rentré à Paris, il continue de peindre, et saisit bientôt l'opportunité d'inscrire son travail dans un lieu public, quand il est invité à créer une installation éphémère dans le hall d'exposition de Fiat sur les Champs-Élysées. Sa peinture entre alors dans la troisième dimension. À partir de la fin des années 1960, Rougemont se concentre sur la ligne, la forme et devient un véritable « géomètre de la couleur ». Le cylindre se présente comme un motif récurrent ; ses colonnes et ses sculptures totems investissent progressivement les villes, jusqu'au Japon et en Équateur. Les commandes publiques affluent : en 1974, il habille de bandes multicolores les colonnes du péristyle du musée d'Art moderne de la Ville de Paris ; en 1977, il installe, dans une portion de 30 km bordant l'autoroute de l'Est, des cylindres, des sphères et des cubes colorés, l'œuvre a pour titre *Environnement pour une autoroute* ; en 1985, il décore le hall d'entrée du nouvel hôpital Saint-Louis à Paris et, l'année suivante, la salle des assises du tribunal de Bobigny. Il dessine encore le dallage du parvis du musée d'Orsay et un sol au ministère des Finances.

À côté des commandes publiques, le mondain Guy de Rougemont est sollicité par les plus grands décorateurs pour concevoir du mobilier, à l'instar de l'iconique table basse *Nuage*, éditée dans les années 1970 par Henri Samuel. Il dessine des pièces en céramique pour Limoges, Rosenthal, Gien, collabore avec un très grand nombre de fabricants et d'éditeurs, de la galerie Artcurial au Mobilier national. Élu en 1997 à l'Académie des beaux-arts, Guy de Rougemont s'éteint en 2021 à Montpellier, non loin de sa maison de Marsillargues, à l'âge de 86 ans. **N.d'A.**

Sous la direction de Gay Gassmann, avec des contributions de Jacques Grange, Pierre Passebon, Diane de Polignac, Julio le Parc, Adrien Goetz, Julie Goy et Hervé Lemoine, Guy de Rougemont, éditions Norma, 2024, bilingue français-anglais, 256 p., 75 €.

Inventer le jardin de l'Antiquité à nos jours



« On a de longue date souligné la parenté symbolique entre jardin et bibliothèque, deux lieux spécifiques relevant de cette "architecture des contemplatifs" chère au Nietzsche du *Gai Savoir*, microcosmes susceptibles, chacun à leur manière, de refléter, sinon de renfermer la totalité de l'univers », explique Monique Mosser dans l'avant-propos. Cet ouvrage offre en effet un large panorama du sujet : « Le jardin, lieu de création » traite de l'histoire de ses formes, du jardin biblique au jardin en milieu urbain au XX^e siècle ; « Sous l'œil du jardinier » évoque la terre nourricière avec l'évolution des techniques, des gestes et outils, mais aussi l'horticulture ; « Terre d'expériences » examine comment les plantes s'adaptent et croissent, l'emploi qu'en fait l'homme et la symbolique qu'il y attache ; enfin « En allées et venues » considère le jardin comme un écrin de déambulations et une source d'inspiration pour les artistes de par le monde. Abondamment illustré, ce livre s'appuie sur les remarquables collections de la Bibliothèque nationale de France : enluminures, dessins, estampes, photographies, affiches entraînent le lecteur dans un merveilleux voyage entre Terre et ciel. **Marie Akar Gilles Clément, Monique Mosser, Mirabelle Croizier, Antoine Quenardel, Inventer le jardin de l'Antiquité à nos jours, coédition Seuil / Éditions de la Bibliothèque nationale de France, 256 p., 45 €.**

Le raffinement de Kyōto



« Ainsi, après une longue gestation, le livre dont je rêvais, à savoir une sorte de petit guide sentimental illustré de Kyōto, voyait enfin le jour. Cet ouvrage me permet d'une part de partager mon enthousiasme pour les créations peintes et gravées de Katō [Teruhide], l'un des nombreux artisans japonais profondément imprégnés par la sensibilité esthétique de Kyōto, et souvent tombés dans l'oubli [...] », explique Manuela Moscatiello, spécialiste de l'art japonais des époques Edo et Meiji.

Formé à l'université des arts de Kyōto, Katō Teruhide (1936-2015) célèbre sa ville natale, dans ses aspects traditionnels, urbains – maisons des geishas, ruelles de l'ancien quartier de Gion, temples – ou plus bucoliques – sakura (cerisier en fleurs), feuillages d'automne, jardins sous la neige... qu'il transcrit par le dessin à l'encre et pigments, la xylographie ou la sérigraphie. Dans ce livre où les reproductions ont la part belle, les œuvres suscitent le silence et poussent à la méditation. On reste frappé par l'absence de figure humaine, les compositions très architecturées et la maîtrise des couleurs. Une belle synthèse entre fidélité à l'esthétique japonaise et style contemporain. **M.A.**

Manuela Moscatiello, Le Raffinement de Kyōto. Estampes et peintures de Katō Teruhide, Scala, 2024, 156 p., 39 €.